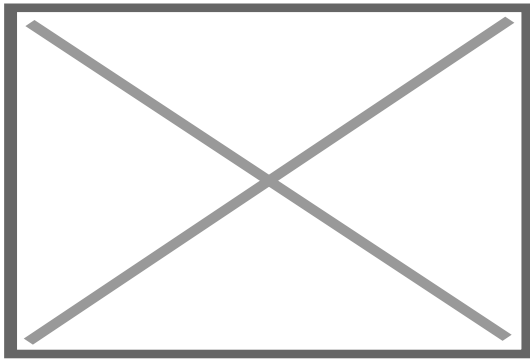


Charlotte Schwarzinger: « Dans les mains de l'arbitraire »

Description

Le 25 octobre 2018, témoignage de Charlotte Schwarzinger



Charlotte Schwarzinger

Ce texte entend mettre en avant le renforcement de la politique israélienne qui vise à refuser l'entrée sur le territoire de plus en plus de personnes, pour briser les liens envers la Palestine. Le passage par Israël pour atteindre les Territoires occupés est obligatoire. Mon histoire n'est qu'un exemple représentatif de l'augmentation de ces refus aux frontières dans le but de décourager toute forme de sympathie ou seulement d'intérêt pour la Palestine. Il est important de rappeler que pour la plupart des Palestiniens, notamment ceux de Cisjordanie et de Gaza, la liberté de circulation est rendue extrêmement limitée voire impossible, par les forces d'occupation israéliennes. J'ai décidé de partager ce récit tout simplement car je refuse de me taire.

24 octobre 2018. Je retrouve Maria à Orly tôt le matin. Avant les postes d'enregistrement, une femme nous demande le sujet de notre visite. « Tourisme à Tel Aviv ». Elle nous laisse passer. On achète deux belles bouteilles de champagne pour Ramallah, pour célébrer la fin de thèse de Maria sur la Palestine et mon début de terrain de recherche sur le cinéma palestinien. Nous voilà sorties de l'avion, à l'aéroport Ben Gourion de Tel Aviv, un checkpoint géant. On change trois fois de queue, hésitantes face aux différents visages des douaniers. On choisit finalement une file, il est temps d'y aller.

A peine deux questions, le visa de Maria s'imprime. Puis, le douanier s'arrête dans ses mouvements et nous dit d'attendre dans une pièce au fond à droite ; puis au fond à gauche où il y a foule. Après une heure d'attente, je suis finalement appelée. Le plafond du box dans lequel je suis interrogée est pourri, le ventilateur tourne dans le vide. Il m'assoit dans un coin, prend une photo, puis mes empreintes digitales, droite et gauche. En vingt minutes, je vais devoir le faire trois fois : la machine bug. Ça semble l'amuser de me le redemander toutes les cinq minutes. Questions habituelles. Oui je suis d'origine venue, je suis allée à Jérusalem et Haïfa. Oui, aussi un peu Tel Aviv. Non, ce n'est pas tout. Bethlém et Ramallah. A Ramallah ça était pour une exposition. Non, je ne me souviens plus du titre. Oui je sais que j'ai été « déniée » (interdite d'entrée) il y a un an et demi. Non, personne ne m'a dit que ça était pour cinq ans. Pourquoi ?

Je dois répondre à toutes leurs questions, mais eux ne répondent à aucune.

Je ressors, une feuille «denied» à nouveau à la main, me rappelant les bons souvenirs d'avril 2017 à la frontière terrestre Aqaba-Eilat.

9 avril 2017 : après trois mois de résidence dans les Territoires occupés, je passe un week-end en Jordanie au sud du pays pour renouveler mon visa israélien. Un interrogatoire de 2h30 par trois jeunes soldates en service militaire : oui je fais du tourisme. Oui je suis en année sabbatique. Oui mes parents sont en France. Oui vous pouvez regarder mon téléphone. Contacts, photos, compte bancaire. J'ai en passe. J'ai eu droit à deux pauses. Pendant la seconde, il y avait des coups de feu à côté lors d'un entraînement de l'armée israélienne. Je repars finalement à pieds vers la Jordanie, un tampon rouge «denied» sur mon passeport, et comme seule raison une «suspicion d'immigration illégale».

Je ressors, et fait non de la tête à Maria qui attendait debout, aux aguets. Je suis en fait bannie pour cinq ans. Maria se bat, pas moi. Elle appelle le consulat général de France à Jérusalem, puis est reconduite vers l'ambassade à Tel Aviv : «On ne peut rien faire. Même pas faire remonter l'information. Israël est un État souverain, on n'a pas de leçon de morale à lui donner. Il a le droit pour quelques raisons, de refuser l'entrée à toute personne, quelque soit sa nationalité. Quand la France refuse un étranger sur le territoire, elle ne donne aucune raison non plus. Vous pouvez toujours aller au tribunal pour contester.» En un coup de téléphone, je mesure que j'avais été naïve d'espérer avoir une quelconque protection de mon pays, à tout le moins une simple écoute.

Un uniforme sur lequel est inscrit en norme «Immigration» demande à Maria de partir. Elle demande des explications. Cette fois, on nous annonce que je suis bannie pour dix ans. En une seule phrase, cinq années sont rajoutées, sans jamais avoir une réponse claire. Est-ce qu'on peut au moins savoir pourquoi ? «Ask her, she knows she lied for Ramallah, her friends and bla-bla-bla». Aujourd'hui, je ne sais toujours pas si je peux revenir en 2023 ou en 2028.

Finalement, Maria me donne une des deux bouteilles de champagne, elle entre et moi, je rentre.

Ils doivent me mettre dans le prochain avion à 14 heures le lendemain, mais il n'est que 19 heures. Quelques minutes plus tard, on vient me chercher. À partir de ce moment-là, ils décident de m'appeler par mon deuxième prénom, Mona. «Mona, let's go». Je ne réagis pas. Qu'on m'appelle autrement renforce encore plus l'irrationalité de la situation. «Mona Lisette ?» Je fronce les sourcils, je me lève. «You will stay at the immigration center this night». Ils me font monter dans un van grillagé. Je soupire, je m'écroule en silence. On arrive devant un barrage, on attend que quelqu'un ouvre. «Take your bag». On passe par un vestiaire au rez-de-chaussée. Je note deux numéros sur un morceau de papier, je prends un livre. Pas de téléphone autorisé.

Il me donne un sandwich industriel dans un emballage plastique, une brosse à dents et un savon. «Do you have any phone call to make?». J'appelle ma mère pour la rassurer et lui dire que je ne suis plus joignable et que je serai dans l'avion demain à 14 heures.

Je raccroche, il me raccompagne dans une chambre avec deux lits superposés. La porte se ferme. Je n'avais pas compris qu'elle pouvait s'ouvrir uniquement de l'extérieur. Et me voilà, enfermée, sans avoir

lâ??heure, avec un sandwich, une brosse à dents et du savon. Et trois femmes russes. Je regarde autour de moi et je panique. Câ??est vrai que jâ??Ã©tais la fragile franÃ§aise qui a Ã©tÃ© refusÃ©e et secouÃ©e dans son confort de facilitÃ© de voyage. Mais ce nâ??est rien comparÃ© Ã la situation quotidienne des Palestiniens, et quelque part je nâ??ai pas le droit de pleurer.

Assise sur le dernier lit vacant, je me raccrochais au livre quâ??ils mâ??avaient laissÃ© prendre. Un Kundera franchement pas terrible mais au moins quand mes idÃ©es divaguaient trop et que lâ??angoisse dâ??Ãatre enfermÃ©e montait, je lisais quelques lignes. Il y avait ce passage que jâ??ai lu plusieurs fois, Ã« Elle enfila sa capote militaire et je compris que cette femme Ã©tait un soldat, un soldat corps et Ã¢me, un soldat triste et fidÃ¨le, un soldat fatiguÃ© par de longues campagnes, un soldat qui nâ??Ã©tait pas capable de comprendre le sens des ordres mais les exÃ©cuterait toujours sans regimber, un soldat qui partait vaincu, mais sans tÃ¢che Ã». Ironiquement, entourÃ©e de soldats, jâ??en devenais un. Je pris la mesure de la force que je devais trouver pour faire face Ã ces douze heures qui mâ??attendaient. Jâ??ai suivi les ordres israÃ©liens, sans broncher jâ??ai acceptÃ© dâ??Ãatre Ã« deportÃ©e » (pour employer le terme employÃ© par les IsraÃ©liens), de simplement fermer ma gueule comme ils le veulent, puisque de toutes faÃ§ons, lâ??homme qui se rebelle dans la cellule dâ??Ã©cÃ©tÃ©, qui frappe et hurle pour quâ??on lui ouvre, Ã§a ne marche pas. Il restera lÃ , enfermÃ©. Si jâ??ai bien rÃ©alisÃ© quelque chose en vivant lÃ -bas lâ??annÃ©e derniÃ¨re, câ??est quâ??il nâ??y a que des ordres qui ne font aucun sens.

Jâ??ai eu trÃ¨s froid. La climatisation Ã©tait en marche forcÃ©e. Jâ??ai imitÃ© mes colocataires russes, jâ??ai arrachÃ© le plastique qui recouvrait le matelas pour mâ??enrouler dedans. Toujours dans la lumiÃ¨re, le nÃ©on de la chambre ne sâ??est pas Ã©teint une seule fois.

Dans la nuit, un homme a ouvert notre porte et a appelÃ© une des Russes. Je me suis aussitÃ´t levÃ©e. Ã« Not you, her Ã». Merci jâ??avais compris, mais on pourrait avoir une autre carafe dâ??eau ? Il est revenu avec un broc dâ??eau avec des glaÃ§ons qui dÃ©bordaient. Câ??est vrai que jâ??avais besoin dâ??Ãatre rafraichie. Je lui demande tant que je peux de couper la climatisation, mais il ne le fera pas.

Au petit matin, je prends la chaise et je la mets devant les barreaux de fenÃªtre, je lÃ¨ve la tÃªte et je vois un Ã©norme drapeau israÃ©lien. Super ce dÃ©but de terrain de recherche. Je demande Ã ma voisine russe lâ??heure, elle me tend sa montre : 8 heures. Elle ne parle pas un mot dâ??anglais. La seconde non plus. Elle vient me voir et me dit en langage des signes de dÃ©placer la chaise et de retourner sur mon lit. Je ne comprends pas tout de suite, puis en fait elle allait vomir.

Finalement, la porte sâ??ouvre. Il appelle la russe qui venait dâ??Ãatre malade. Et moi, Ã« Mona Ã». On descend, je rÃ©cupÃ¨re mon sac plastique. On sort, il fait tout Ã coup trÃ¨s chaud. On monte dans ce van ridiculement Ã©quipÃ©, grillagÃ© de toutes parts. Je rallume mon tÃ©lÃ©phone. Un message de ma mÃ¨re me soulage, enfin une information : Ã« ton avion qui dÃ©colle Ã 13h45 atterrit Ã 18h Ã Orly Ã». Merci, Ã§a fait du bien de savoir quelque chose.

Le van sâ??arrÃªte. On traverse lâ??aÃ©roport, on passe devant les tapis roulants oÃ¹ les touristes fraîchement arrivÃ©s rÃ©cupÃ¨rent leurs valises. Jâ??ai la rage. Etape Ã« security check Ã». Ils fouillent nos sacs dans les moindres dÃ©tails. La fille qui sâ??occupe du mien sort la bouteille de champagne, la montre Ã ses collÃ¨gues et sourit. Son regard est plein de moquerie. Elle la sortira deux fois avant de la remettre dans le sac. Je suis la derniÃ¨re Ã aller me faire fouiller le corps. Elle me demande dâ??enlever mes chaussures, mâ??inspecte au sable fin par dessus mes vÃªtements avec leur instrument qui dÃ©tecte des traces de produits explosifs. Finalement, aprÃ¨s mâ??avoir tÃ©tÃ© le corps (seins, fesses et sexe y compris), elle prend le dÃ©tecteur de mÃ©tal. Elle le passe sur mon soutien gorge, Ã§a bipe. Elle le fait sur elle, Ã§a bipe Ã©videmment. Elle appelle une collÃ¨gue, Ã« Please take off your bra Ã». Oui, jâ??enlÃ¨ve. Et non, il nâ??y a rien, et oui je ne sonne plus. Je me rhabille, lâ??humiliation continue. Je rÃ©cupÃ¨re mes affaires. Ã« Sorry but liquid is not aloud Ã». Elle prend ma

bouteille de champagne, mais bizarrement pas ma bouteille d'eau. Je n'ai pas envie de me battre, et encore moins de leur adresser le moindre mot (ils n'auront pas entendu le son de ma voix une seule fois), je la leur laisse.

On repart. L'agent de sécurité ouvre la porte, « Mona ». Je le suis, on monte dans l'avion par l'accès réservé aux employés de l'aéroport. L'agent donne mon passeport à l'équipage, « she is deported ». Il s'en va. J'ouvre dans la pré-cipitation mon passeport, enfin une bonne nouvelle, ils ne m'ont pas marqué de leur tampon rouge denied. C'est déjà ça, je n'aurais pas encore changer (ayant voyagé dans des pays arabes, l'incompatibilité de visa m'avait fait changer de passeport). Car, six passeports en deux ans, ça commence à faire beaucoup. L'avion est vide, c'est le côté « VIP » du départ d'Israël : on a les mêmes avantages que la classe business (les Palestiniens parlent ironiquement de traitement « VIP » pour désigner les moyens sécuritaires israéliens mesurés lors de leur passage à l'aéroport). L'embarquement commence. On décolle. Finalement mon seul crime est de m'intéresser à l'art contemporain, au Moyen-Orient et à la langue arabe que j'avais apprise trois mois à Ramallah.



Le réel problème me reste que je ne suis ni la première ni la dernière à qui ça est arrivé. Et ces soldats en service militaire aux frontières qui abusent de leur pouvoir ne s'interrogent jamais sur la politique sioniste, injuste, arbitraire de leur pays.

J'arrive à Paris, mes deux parents divorcés sont venus me chercher, une première en 23 ans. Je suis à Paris mais je continue et je prends un train pour Nantes. On est le 25 octobre 2018, 21 heures 30.

date création
2018/11/16